

ceinture de feuillage. Une longue allée d'ormes séculaires conduisait à la porte principale ; une belle grille, dont chaque barreau avait été surmonté d'une fleur de lys dorée, laissait apercevoir la façade ; au haut des deux coins du mur d'enceinte attendant à cette grille, se trouvaient des lions en pierre soutenant l'écusson de la maison de Livry : des paysans s'étaient amusés à briser l'écusson, ils avaient fait également disparaître les fleurs de lys. En approchant de l'antique demeure seigneuriale, le chevalier ne put s'empêcher de faire tristement la comparaison du passé avec le présent. A voir ce château enveloppé d'ombre et de silence, veuf de ses anciens maîtres, il lui sembla qu'un siècle tout entier se fût écoulé depuis le commencement de la révolution. Il se demandait comment les dévastateurs avaient pu laisser debout un monument de la splendeur d'autrefois, vestige glorieux qui, par sa grandeur, accusait la barbarie et l'impuissance du présent. Un prétexte lui était nécessaire pour s'arrêter au château ; la nécessité lui suggéra une ruse : il feignit de s'être heurté le pied contre une grosse pierre et se laissa tomber. Claude se hâta de lui tendre la main.

—Est-ce que tu t'es blessé ? demanda-t-il.— Non, mais je boite un peu ; en outre, je me sens fatigué : il me serait difficile d'aller plus loin.... Crois-tu que l'on m'accorderait l'hospitalité dans cette maison que j'aperçois là-bas ?—Au château du ci-devant Livry ?... Pourquoi pas ? c'est un bien national.— Il est sans doute habité ?...—La commune y a mis comme gardien, un vieux patriote, Jérôme Brideau ; c'est un brave qui s'est signalé dans les dernières batailles contre Cobourg, et qui a laissé un bras en Belgique. Viens ; sur ma recommandation tu seras bien reçu.

Quand ils furent devant la grille, Claude tira fortement une corde attachée à une très-grosse sonnette. Pendant dix minutes au moins, personne dans le château ne donna signe de vie, et lorsqu'enfin une voix aigre fit entendre ces mots :

—Qui est là ?

—Moi, Claude Pingret.

—J'y vais.

Des pas retentirent sur les feuilles sèches qui jonchaient l'allée.

(A CONTINUER.)

## LA NYMPHE DE LA FONTAINE.

### LÉGENDE ALLEMANDE.



trois lieues derrière Dunkspeid, en Suabe, s'élevait jadis un antique château appartenant à un vaillant chevalier, nommé Wackermann Uhifinger, la terreur des villes confédérées de la Suabe ainsi que de tous les voyageurs, qui, en payant, n'avaient pas obtenu de lui un *laisser-passer*. Lorsque Wackermann avait endossé sa cuirasse, s'était couvert de son casque, avait ceint son épée et chaussé ses éperons d'or, c'était un homme sans pitié, qui, se fiant à la trempe de son épée, ne reconnaissait d'autre loi que celle du plus fort. Au cri : *Wackermann arrive !* la terreur se répandait dans toute la Suabe ; les gardiens placés en haut des tours donnaient, avec leur cornet, le signal de détresse. Le peuple se réfugiait dans les villes fortifiées. Il vengeait de la manière la plus cruelle une légère offense, et avait fait un mauvais parti à plus d'un de ses compagnons d'armes.

Mais cet homme si redouté, lorsqu'il avait le casque en tête et la dague au côté, était, dans son castel, doux comme un agneau, hospitalier comme un arabe, tendre mari et bon père. Son épouse était bienfaisante, honnête envers tout le monde, vertueuse et sans pruderie ; elle aimait sincèrement son mari et lui était fidèle ; elle donnait tous ses soins à bien conduire sa maison ; lorsque Wackermann était en course, on ne la voyait pas

à la grille jeter ça et là ses regards curieux ; mais alors elle garnissait sa quenouille d'un lin plus brillant que la soie, et la faisait tourner d'une main agile. Elle était mère de deux filles qu'elle élevait avec soin. Si quelque chose troublait son repos, c'était l'idée que Wackermann s'enrichissait par des biens mal acquis. Elle désapprouvait, au fond du cœur, un brigandage sanctionné par l'esprit du siècle, et ne ressentait aucun plaisir à voir étaler devant elle les plus riches étoffes relevées d'or et d'argent. A quoi me servent, disait-elle souvent, toutes ces parures trempées des larmes des malheureux ? Remplie de compassion pour ceux qui avaient été dépouillés de leur bien, elle jetait dans ses coffres tous ces présents pour ne plus les en retirer. Les infortunés qui tombaient entre les mains de Wackermann étaient l'objet de sa pitié ; souvent, par ses prières elle obtenait leur liberté et leur donnait les moyens de continuer leur route.

Au pied de la colline sur laquelle s'élevait le château, était une grotte où coulait une abondante fontaine. Suivant la tradition, cette grotte était habitée par une naïade qui, dans des circonstances graves, apparaissait dans le château. En l'absence de son mari, soit qu'elle quittât les sombres murs du château pour respirer un air plus frais, soit qu'elle en sortit pour faire en cachette quelque acte de bienfaisance, la châtelaine dirigeait sa promenade solitaire vers cette fontaine ; c'est là qu'elle accueillait les pauvres ; à certains jours fixés, non-seulement elle y faisait aux malheureux la distribution de sa desserte, mais elle poussait même l'humilité et la charité chrétienne aussi loin que la sainte landgrave Elizabeth, qui lavait de ses royales mains le linge des mendiants près de la fontaine qui aujourd'hui porte son nom.